

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le théâtre qu'on joue

Aurélie, ma Soeur de Marie Laberge au Théâtre du Café de la Place.

La Magnifique Aventure de Denis Saint-Onge de François Camirand et René Richard Cyr à la Maison-Théâtre

Léola Louvain, écrivaine d'André Ducharme au Théâtre de Quat'-Sous

Stéphane Lépine

Numéro 54, été 1989

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39106ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lépine, S. (1989). Compte rendu de [Le théâtre qu'on joue / *Aurélie, ma Soeur* de Marie Laberge au Théâtre du Café de la Place. / *La Magnifique Aventure de Denis Saint-Onge* de François Camirand et René Richard Cyr à la Maison-Théâtre / *Léola Louvain, écrivaine* d'André Ducharme au Théâtre de Quat'-Sous]. *Lettres québécoises*, (54), 35–37.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1989

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LE THÉÂTRE QU'ON JOUE

par
Stéphane Lépine

Aurélie, ma sœur de Marie Laberge au Théâtre du Café de la Place.

Aurélie, ma sœur, c'est deux téléromans pour le prix d'une pièce. C'est *Des dames de cœur* et *L'Héritage* résumés en un peu moins de trois heures. Ce théâtre «psychologisant», plutôt tiède, voire pantouflard, navigue dans les mêmes eaux qu'*Oublier* et que *L'Homme gris*. La pièce présente des tranches de vie, emprunte au réalisme télévisuel ses codes et sa superficialité pour nous offrir cinq nuits dans la vie de deux femmes dont l'une est toujours le déversoir des larmes de l'autre, cinq nuits symptomatiquement découpées en demi-heures toutes prêtes à être diffusées.

Cela commence pourtant assez bien. Les premières minutes rappellent même *Émilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone* de Michel Garneau : la même complicité féminine, les mêmes dialogues apparemment anodins, plutôt nuancés et qui forment comme un murmure derrière lequel on devine l'angoisse et le mal de vivre. Quelque chose comme une

poésie du quotidien, l'expression d'une tendresse ordinaire. Mais la trame ténue, vibrante, grave dans sa légèreté, s'alourdit progressivement. L'auteure vient bouleverser le cours de cet échange simple et beau à l'aide de quelques coups de théâtre, de quelques révélations fracassantes. C'est alors que nous apprenons quel lien unit ces deux femmes, Aurélie et La Chatte, le drame de leurs vies.

Cette production permet la révélation définitive de Denise Gagnon, qui excelle dans ce registre réaliste, mais on est déçu en revanche par l'insistance avec laquelle Marie Laberge souligne à gros traits les différents enjeux du drame tout en demeurant en surface. Cette peinture des aspects tragiques de la famille et des rapports prégnants que nous continuons, malgré nous, d'entretenir avec elle baigne, d'une part, dans la pleurnicherie, d'autre part, dans la célébration du clan familial. Ces deux femmes sont au fond formidablement attirées par le modèle bourgeois traditionnel de la famille unie, installée, «normale». Et si

elles jouent à la rébellion ou sont malheureuses, c'est bien parce qu'elles échappent à la norme et ne peuvent s'y conformer.

Marie Laberge a un sujet, autour duquel elle tourne maintenant depuis des années sans réussir à l'aborder de front, ce sont les rapports avec le père. Dans *Aurélie, ma sœur*, la mort du père d'Aurélie, qui se révèle être aussi le père de La Chatte, nous vaut la meilleure scène de la pièce, qui se termine (comme la production montréalaise de *L'Homme gris*, d'une certaine façon) sur la très belle image d'un père qui s'échappe de la pierre sculptée comme d'un tombeau. Seulement il faudrait, si elle veut vraiment l'affronter, que Marie Laberge laisse tomber la fiction de l'amour total de cette fille pour sa maman-sœur-tante chérie, qu'elle aime et qui l'aime tout plein, et l'histoire larmoyante de cette «sororité» sans nuage.

*Aurélie,
ma sœur*
au
Théâtre
du Café
de la Place
avec
Denise Gagnon
et
Guylaine
Tremblay



La Rupture des eaux de Maryse Pelletier au Théâtre d'Aujourd'hui.

Si *La Rupture des eaux* surprend dans le paysage théâtral québécois d'aujourd'hui, c'est que Maryse Pelletier y réintroduit des personnages, des thèmes et une manière de les aborder qui étaient ceux du mauvais théâtre d'intervention «sociale» des années 1970. La pièce est construite sur le mode du flash-back (une travailleuse sociale «en crise» fait redéfiler, le temps de son premier accouchement, son histoire récente), et alterne les scènes à l'hôpital et les scènes où elle se remémore quelques séances de lavage de linge sale en famille, au travail ou à l'intérieur du couple. Cette production d'un texte qui n'est en fait que du docu à la Janette Bertrand ne valait que pour son interprétation. Sylvie Legault a su donner de réels accents de vérité à cette pièce inepte et nous faire croire à ce personnage qui doit venir à bout de ses blocages émotifs pour parvenir à accoucher. De même, Rose-André Michaud, Bernard Fortin et Eudore Belzile (deux acteurs sous employés) ont su atténuer notre impression d'assister à une mauvaise dramatique télé, prétexte à une discussion en studio et interrompue par quelques sketches en forme de psychodrame pour babas brechtiens.

La Magnifique Aventure de Denis Saint-Onge de François Camirand et René Richard Cyr à la Maison-Théâtre.

Au risque d'établir une comparaison déconcertante, je dirai que cette *Magnifique Aventure de Denis Saint-Onge* me fait penser au film d'Ivan Reitman, *Twins*. Cette production américaine sans grand intérêt reposait sur une trouvaille scénaristique (ou, me direz-vous, publicitaire) forte, la rencontre de deux acteurs totalement dissemblables dans des rôles de jumeaux. Mais les scénaristes du film ont eu toutes les peines du monde à composer une «histoire» autour de ce qui n'était au départ qu'un bon gag. Résultat : un film que l'on avait l'impression d'avoir vu en jetant un rapide coup d'œil à l'affiche.

La pièce de François Camirand et René Richard Cyr, destinée plus particulièrement à un public d'adolescents, souffre un peu du même problème. Créée en mars 1988, dans une version qui ne faisait pas plus de quarante minutes, *La Magnifique Aventure de Denis Saint-Onge* a été revue, corrigée, réécrite en partie pour en faire une production d'une heure, mais elle reste fondée sur une idée que le développement amenuise.



Photo: Robert Laliberté

La Rupture des eaux de Maryse Pelletier avec Sylvie Legault et Bernard Fortin

Comme quoi les meilleures farces sont toujours les plus courtes! Toutefois, cette idée de base n'en reste pas moins brillante : un étudiant de polyvalente de banlieue à qui l'on a confié la tâche d'écrire le spectacle des finissants découvre avec enthousiasme et stupeur que tout ce qu'il écrit se réalise. Il cherche un «genre» pour son spectacle, hésite entre les styles western et mexicain; son ami Simoneau fait l'acquisition d'un chapeau de cowboy et d'un sombrero. Il imagine une scène où deux étudiants restent coincés dans l'ascenseur; sa blonde, Lise Labelle, et Simoneau vivent réellement l'expérience. Il a envie d'une pizza; il la commande en se servant de sa machine à écrire. Simoneau commence à le faire chier sérieusement; il ordonne sa mort, par écrit. Ce pouvoir qu'a Denis Saint-Onge va évidemment transformer sa magnifique aventure en une expérience apocalyptique.

Quoique d'une drôlerie irrésistible à certains moments et quoique jouée assez efficacement sur un mode caricatural (en fait, on tend aux adolescents un miroir déformant, comme le faisait il n'y a pas si longtemps encore un certain théâtre «pour adultes»), la pièce de Camirand et Cyr se présente cependant

comme l'élaboration prévisible d'une donnée drolatique et prend très vite l'allure d'une exécution attendue d'un programme. Avec le recul, on sent que les deux auteurs ont essayé d'imaginer toutes les situations possibles à partir d'une idée qui aurait fait un bon sketch pour l'émission *Samedi de rire*, mais qui, ainsi diluée, perd de sa force.

L'intérêt majeur de ce texte se situe à mon avis dans le commentaire qu'il contient sur le théâtre pour adolescents. À partir de l'anecdote (un étudiant doit écrire une pièce pour «ados») et d'une mise en abyme (ce que nous voyons au début est la représentation de ce qu'écrit le personnage qui est en scène) s'élabore timidement une critique des poncifs et des lieux communs associés à ce type de théâtre pour public «spécialisé»: les productions pour adolescents doivent comporter musique et chorégraphies, tout doit être répété deux fois, etc. J'aurais toutefois aimé que cette contestation des formes et des thèmes habituels s'accompagne d'une proposition plus forte et d'un renouvellement effectif.

Léola Louvain, écrivaine
d'André Ducharme au Théâtre de Quat'-Sous.

«Ce qui fait la beauté d'une pièce de théâtre, écrivait Sacha Guitry, ce n'est pas le sujet de la pièce, le sujet n'est rien, ce qui en fait la beauté, c'est le texte, c'est la langue, ce sont les mots profonds et spirituels qui la rendent durable.» Le sujet de *Léola Louvain, écrivaine* n'est rien, ou n'est que bien peu de choses : une écrivaine se présente à nous, use du prétexte d'un atelier d'écriture pour nous parler d'elle, de ses écrits, de son analyste, de son agente, de son amant, pour nous lire des extraits de son œuvre, pour exposer sa conception du style. Le véritable sujet de la pièce, c'est la langue, l'amour de la langue, des mots, des jeux de mots. S'il est un projet qui vient donner un sens au monologue de cette écrivaine sans talent mais de bonne foi, c'est sans doute celui consistant à cerner la nature du lien qui unit l'écrivain à la langue, la nature de ce lien charnel, érotique, absolument nécessaire et vital, que l'on ne saurait couper sans amputer la personne qui écrit d'une part essentielle d'elle-même.

La création de ce premier texte du journaliste André Ducharme, parfois drôle et spirituel, à mi-chemin, dans ses meilleurs passages, entre Sacha Guitry et Claire Brétécher, était précédée de moult louanges. Lue d'abord (par Patricia Nolin) lors de la semaine du Centre d'essai des auteurs dramatiques en février 1988, la pièce avait reçu un accueil plus que chaleureux. L'échec de la production du Quat'Sous n'en est que plus retentissant.

Oui, André Ducharme, pour reprendre la manière de dire de son personnage, «sait écrire», mais sa magie du verbe, sa boulimie insatiable des mots tombent la plupart du temps à plat et laissent trop souvent le spectateur perplexe. Oui, André Ducharme sait éviter le mépris mais, si son personnage échappe à la condescendance et à la complaisance de l'auteur, Léola Louvain ressemble tout de même beaucoup à la Dalthia Giguère de Louise Roy et Yves Desgagnés (dans *Les Nouilles*), ce qui n'est pas une qualité. Oui, Patricia Nolin est une grande comédienne, mais son incomparable aisance sur le fil de ce texte devient malheureusement un défaut :



Photo: Robert Laliberté

Léola Louvain, écrivaine
avec Patricia Nolin
Théâtre de Quat'Sous

elle franchit les difficultés et accomplit les prouesses stylistiques avec brio, mais sans y toucher, sans s'y collettailler, au point de les abolir une à une, et d'enchaîner les phrases à un rythme rapide et cadencé qui vient gommer tout le relief. Oui, Paul Buissonneau a signé dans le passé de grandes mises en scène, mais ici rien ne va : le rythme qu'il donne au spectacle ne convient pas, la direction de Patricia Nolin et la définition du personnage sont imprécises, la scénographie, qu'il a aussi signée et qui est essentiellement composée d'un amoncellement de livres emballés dans des sacs diaphanes qui ressemblent à des bas de nylon et d'une collection de robes de mariée suspendues et à moitié cachées par un rideau, ne rime à rien.

Bref, mis à part les quelques mots d'esprit réussis et les quelques passages d'une drôlerie irrésistible (le texte de Léola Louvain sur un fer à repasser rebelle en est un), tout cela m'a semblé bien futile. «Pour le style, nous dit Léola Louvain pendant cet atelier d'écriture en forme de pièce de théâtre, sacrifie le contenu!» C'est ce que semble avoir fait André Ducharme. Et orphelin d'un contenu, le style, aussi brillant soit-il, ne fait pas une œuvre. □



Photo: Robert Laliberté

La magnifique aventure de Denis Saint-Onge
avec Patrice Cognereau
Théâtre Petit à Petit